

Vu de **Pro-Fil**

N°51

Printemps 2022

Dossier : L'enfant

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Elle court, elle court
Quand la prison chante
- 4 Quand les vieux s'évadent...
Des lycéens grandis
Un attentat peut en cacher un autre

Parmi les festivals

- 5 Philosophie et cinéma, un éclairage mutuel
- 6 Festival des Arcs
- 7 Festival Premiers Plans d'Angers
Prix du jury œcuménique de Sarrebruck
- 8 Le bon côté des choses
- 9 Femmes courage à la Berlinale

DOSSIER : L'enfant

- 10 L'enfant découvre le monde des adultes
- 11 Des enfants dans un monde violent
- 12 L'école au cinéma
- 13 Quand l'enfance se passe mal
- 14 L'enfant maltraité
- 15 Face à la mort
- 16 **Coin théo** : Entre esclave et modèle

DECOUVRIR

- 17 Le cinéma libanais à l'honneur

PRO-FIL INFOS

- 18 Le regard féminin au cinéma
- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 *Les Acacias*

Couverture : Helena Zengel
et Lisa Hagmeister dans
Benni



Edito

Et de trois !

Après la Palme d'or du Festival de Cannes attribuée à Julia Ducournau pour *Titane* et le Lion d'or de Venise à Audrey Diwan pour *L'Événement*, c'est le troisième grand festival européen, la Berlinale, qui récompense par son Ours d'or le film d'une réalisatrice, *Alcarràs* de l'Espagnole Carla Simon Pipo. Même si l'on ne peut exclure une volonté politique de ces festivals de se faire pardonner des années de palmarès très masculins, ces récompenses récentes témoignent de la montée en puissance des réalisatrices dans un métier longtemps chasse gardée des hommes.

Les comptes rendus de festivals récents, comme la Berlinale déjà nommée, le CINEMED de Montpellier, le festival des Arcs ou le festival Premiers Plans d'Angers, qui font la part belle à des films réalisés par des femmes, confirment cette tendance. Témoigne aussi de cette évolution l'intérêt porté au regard féminin au cinéma (*female gaze*), comme le montre l'article relatant le week-end de notre groupe de Narbonne consacré à ce sujet. Evidemment, lorsque l'on regarde en arrière, ce que nous faisons pour le dossier que nous consacrons à la représentation de l'enfant au cinéma, la domination des réalisateurs est écrasante. Si les noms de Claire Simon, Laura Wandel ou Céline Sciamma apparaissent, on aurait pu penser (mais n'est-ce pas encore une pensée machiste ?) que sur un tel sujet, relevant traditionnellement du domaine féminin, les films de réalisatrices auraient été plus nombreux. Cela reflète-t-il la dure réalité historique, ou est-ce que la mémoire de notre équipe de rédaction, pourtant en majorité féminine, aurait les mêmes biais que les jurys des festivals ?

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Doman
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Champeaux
Yves Ballanger
Nic Diamant
Marie-Christine Duprez
Roland Kauffmann
Jean-François Lavigne
Philippe Raccah

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 mars 2022
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Doman - 04 67 54 39 67
arielledoman@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 51 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma - 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Rhône / Lyon
Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

A voir en ce moment

Elle court, elle court

À plein temps d'Éric Gravel (France, sortie 16/3/2022)

C'est l'histoire de Julie, une maman solo qui se démène pour élever ses deux enfants à la campagne, assurer un job alimentaire dans un palace parisien et trouver un poste correspondant à ses capacités. Et voilà qu'éclate une grève générale des transports compliquant les termes d'une équation déjà insoluble. Le film ressemble aux cauchemars les plus exténuants, ceux où nous nous acharnons, malgré les obstacles et les impossibilités qui se multiplient. Il fait ressentir par le menu les contraintes subies et/ou assumées de Julie : les difficultés financières, l'épuisement de la double journée, la longueur des trajets, les exigences exorbitantes de son travail (« Si tu ne veux plus nettoyer la merde des riches, tu n'as pas ta place ici »), l'obligation où elle se trouve de quémander constamment de l'aide, à la nounou qui est fatiguée elle-aussi, à

son ex qui ne répond pas, à ses collègues pour couvrir ses absences pour entretien d'embauche, à des gens rencontrés à la sortie des classes ou au hasard de ses cavalcades. Il raconte le stress, l'épuisement, la violence sociale que les grandes villes et les banlieues font peser sur les individus, spécialement sur les plus vulnérables.

Laure Calamy joue avec fougue et talent, mais aussi avec subtilité, ce rôle de jeune femme courageuse et têtue, en butte à tant de pressions qu'on a peur pour elle. Peur qu'elle ne s'atomise dans cette course incessante. Peur qu'elle ne s'égaré dans la succession de rafistolages, d'arrangements et donc d'ambiguïtés auxquelles sa situation la contraint. Son interprétation éblouissante lui a valu le Prix de la meilleure actrice à la dernière Mostra de Venise (Eric Gravel a reçu le Prix du meilleur réalisateur).



Le film va vite, sans temps mort, sans scène inutile. La caméra, focalisée sur Julie, la suit au plus près dans ses tribulations permanentes. La musique contribue au sentiment d'oppression suscité par le tourbillon des problèmes et des solutions improvisées et on sort essoré de la salle de cinéma, ravi de ne pas être à la place de Julie !

Nic Diamant

Quand la prison chante

A l'ombre des filles d'Etienne Comar (France, sortie 6/4/ 2022)



Lé parallèle avec *Un triomphe* d'Emmanuel Courcol (2021) s'impose d'emblée. Kad Merad y incarnait Etienne, un comédien en galère ; Alex Lutz joue ici le rôle de Luc, un chanteur lyrique qui ne chante plus depuis des mois. Comme

Etienne, Luc anime un atelier en prison. Sauf qu'il n'est pas confronté à des hommes, mais à des femmes, ces 'filles à l'ombre' du titre. Comme Etienne, il fait face à des détenues aux tempéraments imprévisibles. Enfin, le but est de donner une représentation.

Visiblement le propos d'Etienne Comar n'est pas de nous donner à voir la prison, ni de nous intéresser à ce que vivent en dehors de l'atelier les détenues, dont il est juste dit en passant qu'elles sont là pour des affaires graves. La prison reste un décor à l'arrière-plan, évoqué par les contrôles répétitifs à l'entrée, la présence de quelques surveillantes pénitentiaires ou le format 4:3 qui resserre le cadre.

C'est la musique qui joue le rôle principal, tout comme dans *Django* (2016), le premier long métrage du réalisateur. De tous genres : de *L'amour est un oiseau rebelle* de Bizet à *Bang bang*, du *Cum Dederit* de Vivaldi à *India*

Song, sans oublier *Où sont les femmes ?* ou le rap. On y explore les principes du chant : se faire confiance, ne pas s'inquiéter de la justesse, travailler sur la détente et la respiration, s'écouter... et cela pourrait se passer dans n'importe quelle chorale d'amateurs.

Pourtant le film se veut l'histoire d'une double rédemption, celle des femmes enfermées dans leurs souffrances et leurs solitudes, et celle de Luc, rongé par une douleur secrète, campé de façon magistrale par Alex Lutz qui confère au personnage épaisseur, mystère et ambivalence. Il est entouré d'un excellent casting féminin qui mêle des professionnelles (Agnès Jaoui, Veerle Baetens, Hafsia Herzi, Marie Berto) et des non-professionnelles (Fatima Berriah et Anna Nadjer). Toutes et tous déploient une belle énergie et réussissent à compenser la mise en scène trop sage.

Nic Diamant

Quand les vieux s'évadent ... pardon, « nos aînés »

Maison de retraite de Thomas Gilou (France 2021, sortie 16/2/2022)

Les bonnes comédies sont rares, en voici une.

Milann (Kev Adams), un jeune 'glandeur' de première, doit effectuer 300 heures de travaux d'intérêt général dans une maison de retraite pour éviter la prison. Au début, il a du mal, mais alors vraiment. Déjà pour se lever le matin...

Mais très vite, les pensionnaires l'adoptent et lui apprennent plein de choses sur la vie. A leur contact, il évolue et à son tour s'attache à eux.

Gérard Depardieu est touchant en vieux aigri mais au cœur grand comme ça. Et

l'histoire d'amour entre Alfred (Daniel Prévost) et Claudine (Marthe Villalonga) est à pouffer de rire.

Au bout de quelque temps, Milann découvre une grosse arnaque dont les pensionnaires sont victimes de la part de la direction. Tous, curieusement, sans famille. Il enquête, il trouve. Et il décide alors de tous les faire évader...

Filmé avec entrain, plein de perles d'humour, de situations loufoques, de tendresse aussi. A ne pas rater !

Waltraud Verlaquet



Des lycéens grandis

En nous de Régis Sauder (documentaire France 2021, sortie 23/3/2022)



Image prévue pour l'affiche du film, non encore finalisée

Régis Sauder est l'un des plus brillants documentaristes français de notre temps. Son 5^{ème} film fait à Paris l'ouverture de la 44^{ème} édition du Cinéma du réel.

Il y a plus de 10 ans, dans *Nous, princesse de Clèves* (2009), son premier opus, il faisait exister un groupe d'adolescents d'un lycée des Quartiers nord de Marseille qui rencontraient, sous la houlette de leur professeure de français, un grand texte qui faisait écho à leurs peurs et à leurs aspirations, et qu'ils allaient s'approprier.

Tous se retrouvent aujourd'hui autour de leur enseignante. Que sont-ils devenus ? Qu'ont-ils gardé de l'école ? Que reste-t-il en eux, engagés dans leur vie affective et professionnelle, de leur colère envers l'inégalité des chances ? Les images actuelles et les archives du premier film racontent la maturation des esprits et des

corps, et mesurent le chemin parcouru. Désireux de reprendre la parole, conscients de jouer à nouveau leur propre personnage et d'être les 'alliés' du metteur en scène qui ne les a jamais perdus de vue, ces jeunes adultes sont au seuil d'un projet de vie avec les choix qu'il implique, convaincus que les jeux ne sont pas faits dès avant la sortie du lycée : en témoigne notamment l'émouvante scène de prestation de serment de Laura pour sa thèse de doctorat en médecine.

L'enseignante quant à elle, en voix off, interroge la façon dont la promesse républicaine de l'école s'est incarnée dans le parcours de ces jeunes, émaillé d'obstacles qui nourrissent la dimension épique dans laquelle le réalisateur inscrit délibérément ses acteurs.

Jean-Michel Zucker

Un attentat peut en cacher un autre

Je suis Karl de Christian Schwochow (France/Allemagne 2021, Netflix)

Une fois n'est pas coutume, signalons un film disponible sur Netflix, co-production franco-allemande sur un sujet brûlant. Il a été présenté l'année dernière à la Berlinale, mais n'a sans doute pas trouvé de distributeur en salles. Or, il est remarquable pour mettre en lumière les stratégies de manipulation de l'extrême droite. Christian Schwochow est le réalisateur, entre autres, de *La fille invisible*, prix du jury œcuménique à Karlovy Vary en 2011. Dévoiant le « Je suis

Charlie » de notre histoire récente, il raconte comment une jeune fille, victime d'un attentat commis par l'extrême droite (mais de façon à être attribué aux islamistes), se fait 'harponner' par un des leaders de ce mouvement. A faire froid dans le dos.



Waltraud Verlaquet

Philosophie et cinéma, un éclairage mutuel

Festival Chrétien du Cinéma de Montpellier, 22-31 janvier 2022



Le 24^{ème} Festival Chrétien du Cinéma de Montpellier a offert un choix de films balayant tous les continents et différentes époques, pour illustrer le thème 'Génération@s'.

Transmission, conflit, amour filial sont illustrés dans des histoires particulières, dans des mises en scène issues de plusieurs écoles cinématographiques.

La particularité de notre festival à thème s'est enrichie depuis quelques années d'un rendez-vous philo, événement en introduction au programme et en relation avec le titre choisi de l'année. Jean-François Lavigne, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres, membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, anime ces séances et éclaire nos réflexions pour les discussions qui suivent les projections.

En parcourant les titres des films que nous avons sélectionnés et en lisant les présentations faites sur le livret (en ligne sur la page du festival), vous pourrez établir le lien existant avec le thème. Ce choix reçoit un éclairage passionnant au regard du philosophe.

A décliner avec subtilité, par exemple, les traumatismes collectifs dans *L'Histoire officielle* (Luis Puenzo, Argentine 2016) et *Retour à Ithaque* (Laurent Cantet, France 2014) ; la transformation inéluctable de la jeunesse dans *Padre Padrone* (Paolo et Vittorio Taviani, Italie 1977) ; la transmission

reconnaissante de *Leave No Trace* (Debra Granik, USA 2018) et *Du Silence et des ombres* (Robert Mulligan, USA 1962) ; le conflit dans *Les Invasions barbares* (Denys Arcand, France/Canada 2003) et *Wajib* (Annemarie Jacir, Palestine 2017) aide les pères à admettre ce qu'ils ont transmis en acceptant le remplacement de leurs valeurs. Le mythique récit de *Yeelen* (Souleimane Cissé, Burkina Faso/Mali, 1987) pousse l'opposition jusqu'au meurtre du père pour que la génération suivante connaisse la lumière. Quant au film culte *If...* (Lindsay Anderson) qui fit scandale en 1969, il est en soi le symbole de la rupture négative qui devait exister pour qu'un nouveau cinéma s'invente !

Vous trouvez ci-dessous un aperçu de la réflexion philosophique.

Arielle Domon

'Génération@s' : le regard du philosophe¹

Le verbe latin *generare* signifie engendrer, ou enfanter, au sens de produire un nouvel être vivant par filiation.

Si les Grecs pensaient l'existence de ce vivant comme une *genesis*, comme une naissance et un changement, un devenir, c'est parce que le mot souligne ce paradoxe caractéristique que, pour le vivant, être implique de changer : parce qu'il est 'engendré', l'individu vivant est structuré par cette contradiction nécessaire que, pour demeurer celui qu'il est, il doit ne pas cesser de devenir différent. L'engendré n'existe donc, et ne parvient à être lui-même, qu'en modifiant continûment son identité, en devenant ce qu'il n'était pas encore.

C'est là le paradoxe fondamental qu'il importe de voir tout d'abord, si l'on veut comprendre la notion de génération : toute genèse est à la fois commencement d'une existence, première installation dans l'être, et changement orienté qui transforme ce donné initial, déjà, en autre chose. La genèse est à la fois commencement et transformation.

Dans sa dimension collective, on entend par 'génération' l'ensemble (numériquement indéterminé) de tous ceux qui sont simultanément issus du

processus d'engendrement. Le clan familial regroupait, au-delà des familles comme groupes des enfants, parents, et grands-parents vivants et contemporains, toutes les familles qui se reconnaissent un même ancêtre commun.

Engendrement et transmission : la génération comme engendrement se révèle alors être la préservation, à travers le temps, contre l'usure du vivant, d'une identité collectivement partagée. La dynamique de la génération comporte nécessairement cette tendance à transmettre à la nouvelle vague des individus engendrés un patrimoine – c'est-à-dire proprement ce qui vient des pères : patrimoine génétique (si bien nommé), mais aussi patrimoine éthique et culturel.

L'opposition des générations : ainsi engendrer, pour l'existant générateur, c'est abolir sa propre souveraineté, anticiper sa propre disparition, en donnant l'existence, la force et le savoir à un autre vivant, ainsi rendu capable de s'opposer à lui, afin même de pouvoir le remplacer.

Continuation et rupture : Toute génération, en quelque sens qu'on prenne le mot, est à la fois continuation

et rupture. Cette négation, cette opposition, conditionne alors, pour les individus issus de cet engendrement, la nécessité de réinventer, de recommencer l'invention du rapport au monde, et pour l'homme l'invention de la culture.

Le 'conflit des générations' n'est donc pas un malheur contingent, c'est une nécessité naturelle, inscrite dans le paradoxe même de la génération comme reproduction innovante du vivant, qui implique à la fois identité trans-temporelle et opposition. Il n'y a pas à chercher ici une 'solution' au conflit, car l'harmonisation des générations n'est pas un problème technique dont il faudrait chercher la formule. C'est la rencontre de deux libertés, qui sont à la fois, génétiquement interdépendantes, et, moralement, également souveraines : dans le respect de la différence des personnes ; dans la reconnaissance du don que fait de soi celui ou celle qui transmet sa vie ; et dans la tendresse, qui protège la merveilleuse créativité nouvelle que recèle en elle-même toute jeunesse.

Jean-François Lavigne

¹ voir l'article dans sa totalité sur le site, page du Festival chrétien.

Festival des Arcs

13^{ème} édition, 11 au 18 décembre 2021

Après une année 2020 'hors piste' (festival en ligne pour cause de Covid), la 13^e édition, consacrée au cinéma européen, a pu se dérouler normalement.

Plus de 120 films, 80 longs métrages et 40 courts, venus de toutes les régions d'Europe y compris la Russie, et répartis dans les différentes sections du festival, étaient au programme. S'y sont adjointes de multiples rencontres avec des cinéastes et des artistes, dont le réalisateur Laurent Cantet et l'acteur Mathias Schoenaerts, invités d'honneur dont trois films chacun étaient projetés, ainsi que Rebecca Zlotowski qui a tenu une *masterclass*. Comme chaque année, les projections ont eu lieu dans différentes salles de Bourg-Saint-Maurice et des stations Arc 1800 et Arc 2000. De nombreux lycéens ont également pu assister aux projections dans la grande salle des Festivals à Arc 2000.

Le jury de la compétition officielle, mené par Michel Hazanavicius, a décerné la Flèche de Cristal, le prix le plus prestigieux, au film *107 Mothers*, film slovaque de 2021 de Peter Kerekes, dont la sortie en salle est prévue très prochainement. Le film se déroule dans une prison pour femmes où, suite à un crime passionnel, l'une d'elles est incarcérée avec son enfant qui vient de naître. Presque comme un documentaire, le film décrit la vie de toutes les femmes, détenues, gardiennes, infirmières ou visiteuses, qui vivent dans ou autour de la prison.

Le Grand Prix du Jury a été attribué à *La fuite du capitaine Volkonogov* (co-production Russie, France, Estonie) de Natasha Merkulova et Aleksey Chupov. Il raconte la fuite d'un capitaine des forces de l'ordre de l'URSS de 1938 qui, témoin des interrogatoires douteux de ses collègues, comprend que vient son tour d'être accusé. Poursuivi, il court d'un proche de ses anciennes victimes à l'autre dans l'espoir d'un pardon rédempteur. Cette quête dostoïevskienne est incarnée par le formidable Yuriy Borisov (*Compartiment*

n°6, La fièvre de Petrov). Ce film long, éprouvant mais d'une rigueur et d'une efficacité parfaites, est un des meilleurs parmi les 22 films que nous avons pu voir.

Nos coups de cœur

Große Freiheit (Great Freedom) de Sebastian Meise, 2021, Autriche, sortie prévue le 9 février 2022. Avec Franz Rogowski, Georg Friedrich, Anton von Lucke, Thomas Prenn. L'histoire de Hans Hoffmann. Il est gay et l'homosexualité, dans l'Allemagne d'après-guerre, est illégale selon le paragraphe 175 du Code pénal. Mais il s'obstine à rechercher la liberté et l'amour même en prison. Déjà primé à Un certain regard à Cannes, c'est un film fort et sans concession, un scénario impeccable, des cadrages qui

Ce mensonge le sauve sur le moment... Cette histoire d'un déporté qui invente une langue pour (tenter de) sauver sa vie tient constamment en haleine et l'univers concentrationnaire est montré sans voyeurisme mais avec réalisme.

Flee, de Jonas Poher Rasmussen, 2020, Danemark, sortie prochaine en salles. L'histoire vraie d'un Afghan qui a dû fuir son pays alors qu'il n'était qu'un enfant. Trente ans plus tard, universitaire au Danemark, il confie à son meilleur ami l'histoire de son voyage. Un film d'animation très réussi qui faisait déjà partie de la sélection officielle à Cannes. Le Festival des Arcs permet aussi de voir (ou revoir) des films plus anciens comme

Franz Rogowski dans *Great Freedom*



accentuent l'impression d'enfermement, une caméra qui traque toutes les nuances et des acteurs formidables.

Les leçons persanes de Vadim Perelman, 2019, Russie, sorti 19 janvier dernier. Avec Nahuel Perez Biscayart, Lars Eidinger. 1942, dans la France occupée, Gilles est arrêté pour être déporté en Allemagne. Il échappe à la mort en jurant qu'il n'est pas juif mais persan.

L'enfant d'en haut, film de Ursula Meier de 2012, que nous avons beaucoup apprécié (voir la critique du film par Maguy Chailley sur le site de Pro-Fil).

Nic Diament et Philippe Raccah

Festival Premiers Plans d'Angers

34^{ème} édition, 24-30 janvier 2022

Le Festival Premiers Plans d'Angers a pour vocation de révéler les nouveaux cinéastes européens d'une part, de faire redécouvrir le patrimoine cinématographique avec des rétrospectives et des hommages d'autre part.

Cette année, l'invité d'honneur était le cinéaste Christian Petzold considéré comme le chef de file du nouveau cinéma allemand. C'était l'occasion de parcourir une bonne part de l'œuvre de ce réalisateur surtout connu en France pour *Barbara* (2012) et *Ondine* (2020) et de percevoir, dès ses premiers films (*L'ombre de l'enfant*, *Yella...*), le fil rouge de sa cinématographie, à savoir l'exploration des malentendus qui entourent les relations humaines et tout particulièrement les relations amoureuses et familiales. Mais ce que l'on retient, au terme du parcours, ce sont les magnifiques portraits des héroïnes de Christian Petzold.

Un peu de lumière

La compétition présentait dix films venant de divers pays européens de l'ouest comme de l'est. Il a souvent été dit que les sélections du Festival Premiers Plans donnaient une image assez désespérante de notre monde. Ce ne fut pas totalement le cas cette année. L'équipe de sélection reconnaît cependant avoir reçu

« beaucoup de films très noirs, en particulier ceux de l'Est qui dénoncent une facette sombre de l'Europe. On a fait le choix de montrer quelques films sympathiques pour marquer les retrouvailles du festival avec le public, que ce soit une fête joyeuse ».

Deux comédies figuraient au programme : *Le monde après nous* du Français Louda

Ben Salah-Cazanas et *Ninjababy* de la Norvégienne Yngvild Sve Flikke. Certes les deux abordent des sujets assez graves : la précarité économique et sentimentale d'un jeune écrivain pour la première, le désarroi d'une jeune femme aux prises avec une grossesse inattendue pour la seconde. Mais toutes deux distillent un humour joyeux et nous offrent un quasi *happy end* ! Même le documentaire *Flee* (Jonas Poher Rasmussen, Danemark 2020), qui retrace sous forme de dessin animé le parcours dramatique d'un réfugié afghan, s'achève sur un mariage particulièrement émouvant.

Deux autres films, aux sujets plus sombres, ne manquaient pas pour autant de luminosité. *Les poings serrés* de la Russe Kira Kovolenko (2022) nous fait partager l'élan d'une jeune femme pour se déprendre d'une famille étouffante. *Libertad* de l'Espagnole Clara Roquet (2022), à partir du sujet classique qu'est la sortie de l'enfance, nous brosse le portrait sensible de trois générations de femmes.

Le prix du jury

Le jury présidé par Melvil Poupaud a primé le film du Géorgien Alexandre Koberidze, *Sous le ciel de Koutaïssi* (Koutaïssi est la deuxième ville de Géorgie). Un prix, à mon sens, tout à fait mérité, tant ce film est inventif sur le fond comme sur la forme. Il commence par un coup de foudre, comme on n'en a jamais filmé. Lisa et Giorgi se croisent

accidentellement et immédiatement se donnent rendez-vous pour le lendemain, mais c'est sans compter sur le 'mauvais œil' ! Le film s'inscrit dans le cadre très banal de la vie quotidienne des deux amoureux et de leur entourage. Mais il fourmille de scènes allègrement décalées



qui lui donnent peu à peu l'allure d'une fable poétique. Il faudra tout le temps du film pour que la véritable rencontre entre Lisa et Giorgi ait lieu, et cela grâce au cinéma ! Comme toute bonne fable, *Sous le ciel de Koutaïssi* a une morale, mais une morale qui ne manque pas d'humour. Je vous la laisse découvrir à la sortie du film en salles.

Yves Ballanger

Prix du jury œcuménique de Sarrebruck

Moneyboys de C.B. Yi (Allemagne / Belgique / France / Taïwan, 2022)

Justification du jury :

Le film convainc par sa narration chronologique et la mise en scène des contrastes entre la vie traditionnelle idyllique à la campagne et la ville anonyme. Le rythme

de la ville bruyante s'oppose au village qui semble calme et harmonieux. La quête douloureuse d'un havre de paix où se sentir en sécurité au sein de la famille se termine par la violence d'une accusation qui renvoie sans pitié le protagoniste vers l'anonymat de la ville.

L'utilisation précise de couleurs, musique et esthétique souligne vigoureusement la dynamique de l'argent rapide gagné avec son corps sur le chemin précaire vers l'*upper class* chinoise.

Le bon côté des choses



Voir les billets d'humeur pour ce festival sur notre site

Berlinale 10-20 février 2022

Gâce au Covid, pas de queue. On prend les tickets en ligne, ils sont numérotés ; même quand on arrive 5 minutes avant le début du film, on sait qu'on a sa place. Quel gain de temps ! Pourvu que cette pratique soit pérenne. Il y en a plusieurs films sur lesquels je voudrais attirer l'attention, en espérant qu'ils sortent en salles. Tous sont marqués 'prochainement' sur Allociné. Les trois premiers sont inspirés de faits réels.

Faits réels

Der Passfälscher (The Forger/Le faussaire)* de Maggie Peren (Allemagne, Luxembourg 2022, 116 min, Berlinale Spécial Gala) : un jeune Juif, échappé à la rafle de sa famille parce qu'il travaille dans une usine d'armement, se moque de toutes les règles, sort le soir sous une fausse identité, tombe amoureux - et apprend à falsifier des passeports. Le personnage principal est incarné avec panache, charme et un jeu plein de nuances par Louis Hofmann, qu'on avait déjà admiré dans *Les Oubliés* de Martin Zandvliet (2016 ; voir l'entretien avec

Louis Hofmann dans *Der Passfälscher*



Louis Hofmann sur notre site).

Rabiye Kurnaz gegen George W. Bush (France, Allemagne 2022, 119 min, Compétition officielle) d'Andreas Dresen a reçu l'Ours d'argent de la meilleure actrice pour Meltem Kaptan et celui du meilleur scénario pour Leila Stieler. C'est amplement justifié. Une femme 'simple', comme on dit, apprend que son fils, parti en Afghanistan mais sans intentions politiques, a été arrêté à tort par les Américains qui l'envoient à Guantanamo. Elle va se battre comme une lionne pour le faire libérer. L'actrice principale est une figure connue et animatrice - et elle anime ! Jusque dans la Maison blanche. Malgré le sérieux de

la situation et le déroulé haletant, le film est plein d'humour.

Unruhe (Unruhe, Unrest) de Cyril Schäublin (Suisse 2022, 93 min) a reçu le prix de la meilleure mise en scène dans la Section 'Encounters'. Il raconte l'histoire des horlogers suisses vers 1877 quand les différents 'temps' commencent à être synchronisés (le temps de la mairie, celui de l'usine, celui de la gare, puis celui de la gare suivante...). Le télégraphe permet de communiquer avec le monde entier, le photographe prend des clichés des gens et les vend. Ouvriers et ouvrières fondent un syndicat anarchiste. Les images en très gros plans

Clara Gostynski dans *Unruhe*



sur les détails du mécanisme des montres sont extraordinaires. Fascinant.

L'Ours d'or

Il faut dire un mot bien sûr de l'Ours d'or : *Alcarràs* de Carla Simon Pipo (Espagne, Italie 2022, 120 min). Un beau film au rythme de la terre, celle que la famille Solé travaille depuis trois générations pour cultiver des pêches. Mais le propriétaire veut installer

Les enfants dans *Alcarràs*



des panneaux solaires à la place. La réalisatrice connaît bien la région et cette problématique, l'agriculture n'est pas rentable. Ce qui est très bien mis en scène, c'est le contraste entre le travail

Alexander Scheer et Meltem Kaptan dans *Rabiye Kurnaz gegen George W. Bush*



dur des adultes et les jeux des enfants pour qui c'est le paradis. C'est très rafraîchissant de voir des enfants jouer ainsi, sans tablette ni téléphone.

De quoi rire... et pleurer

Parmi les films français, citons *Incroyable mais vrai* de Quentin Dupieux (France, Belgique 2022, 74 min, Berlinale Spécial Gala), une comédie loufoque, très bien menée et pas bête du tout. Il ne faut surtout rien dire de l'histoire pour laisser le suspense entier. On ne s'ennuie pas un instant, un gag chasse l'autre. Benoît Magimel en beauf bedonnant est désopilant.

Une dernière fiction pour la route, *The*

Léa Drucker et Alain Chabat dans *Incroyable mais vrai*



Outfit de Graham Moore (USA 2022, 106 min, Berlinale Spécial Gala 2022 ; Graham Moore est le scénariste de *Imitation Game* de Morten Tyldum sur Alan Turing). Chicago 1956, le tailleur Léonard, d'origine anglaise, fait des costumes sur mesure pour une famille de gangsters. Plein de rebondissements inattendus, plein d'humour aussi, pour un premier film en tant que réalisateur c'est une réussite.

Et pour finir, un documentaire, *Eine deutsche Partei* de Simon Brückner, (*Un parti allemand**, Allemagne 2022, 110min, Berlinale Spécial Gala) montre, sans commentaire aucun, des débats et manifestations du parti de l'extrême droite allemande. Très instructif.

Waltraud Verlaquet

Normalement, le jury œcuménique de la Berlinale est composé de six membres qui regardent tous la sélection officielle et suivent en plus une sélection de films, trois membres ceux de la section Panorama et les trois autres ceux du Forum. Comme cette année le festival a été raccourci - si on ne compte pas les trois jours de rattrapage après la remise des prix - il aurait été impossible de voir tant de films en 5 jours. Du coup, le festival a accepté d'augmenter le nombre des jurés à neuf, trois d'entre eux suivant chaque fois une des trois sections. Roland Kauffmann faisait partie du groupe Panorama.

Femmes courage à la Berlinale

La sélection 'Panorama' a célébré le courage des femmes sous tous les horizons.

L'actualité du monde s'est imposée dans la sélection Panorama du 72^e Festival international du film de Berlin et le jury œcuménique l'a remarqué en donnant son prix à *Klondike* de la réalisatrice ukrainienne Maryna Er



Le jury œcuménique lors de la remise de prix, avec la réalisatrice Maryna Er Gorbach

Gorbach. Le jury, composé de Margrit Frölich de Frankfurt, Martin Ostermann de Munich et Roland Kauffmann de Mulhouse, a été sensible à ce récit d'une

vie ordinaire bouleversée par l'irruption de l'extraordinaire de la guerre et qui, à travers son héroïne, Irka, est avant tout une ode aux femmes. Ces femmes

« déterminées à survivre, à résister et à se battre pour le futur »

suivant les mots de la réalisatrice que le jury a eu la chance de rencontrer en marge des cérémonies de remise des prix.

Se situant en 2014 à la frontière du Donbass, lors de la destruction du vol de la Malaysian Airlines par un tir de missile, encore aujourd'hui non attribué, *Klondike* souligne toutes les difficultés d'une vie confrontée à l'absurde et nous interroge sur notre propre rapport à la vie. Une interrogation qui aura traversé l'ensemble de la sélection Panorama de cette Berlinale dont le fil rouge aura été d'une manière générale les femmes et plus particulièrement les femmes enceintes ou maternantes dans les multiples situations de l'existence.

C'est ainsi le cas d'une vie en apparence normale et banale dans *Cinco Lobitos (Lullaby)* de Alauda Ruiz de Azua ; la maternité clandestine à Téhéran dans *Ta Farda (Until Tomorrow)* de Ali Asgari ; la maternité de substitution avec *Concerned*

Citizen de Idan Haguel ; la maternité en situation d'esclavage moderne avec le film choc d'Andreï Borodin, *Produkty 24 (Convenience Store)*.

Toujours des femmes courageuses avec le très beau documentaire *Nel mio nome (Into My Name)* de Nicolò Bassetti racontant la transition de quatre jeunes

filles vers le genre masculin avec son lot de doutes et d'affirmation de soi. Du courage encore du côté de ces femmes migrantes à travers l'Afrique du documentaire

No U-Turn du Nigérian Ike Nnaebue. Encore une femme enceinte avec un rôle déterminant dans *Kdyby radsí Honelo (Somewhere Over the Chemtrails)* d'Adam Koloman Rybansky, et si l'on pense encore à *The Apartement with Two Women* de Kim Se-in, montrant la relation toxique entre une mère et sa fille, l'on aura compris que la 72^e Berlinale voulait magnifier la féminité sous toutes ses formes.

Roland Kauffmann

Membre du jury œcuménique de la section Panorama

Les autres prix œcuméniques de Berlin

Sélection officielle

Un año, una noche d'Isaki Lacuesta (Espagne/France, 2022)

Justification du jury :

Une fiction autour des suites psychologiques et sociales de l'attentat du Bataclan à Paris en novembre 2015. Dans une belle adéquation entre la représentation d'un parcours de vie et une forme artistique exceptionnelle dans toutes les dimensions du langage cinématographique et du jeu des acteurs, le film montre le long processus de deuil vécu par un jeune couple, Céline et Ramon, après l'attaque du Bataclan.

Le combat du personnage principal dans l'ombre de la Mort (« Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants », Mc 12,27) est si intime et intense qu'il faut de longs mois avant d'en accepter la réalité. Dès le début, ce n'est pas la Haine qui répond à la Violence mais l'Amour (cf. Matthieu 5,44s)... (Lire la suite sur notre site)

Section Forum :

Geographies of Solitude de Jacquelyn Mills (Canada, 2022)

Le documentaire montre le travail de Zoé Lucas, qui a consacré sa vie à la collecte et à l'archivage de la flore et de la faune de l'île de Sable, lieu à l'écart, loin de la côte de la Nouvelle-Écosse... (Lire la suite sur notre site)

En prenant pour sujet de films l'enfance, cette période si fondamentale dans l'existence, on a pu assister dans toute l'histoire du cinéma à la description ou l'évocation de personnages d'enfants, pleins d'énergie mais souvent en butte aux tourments de la vie. Nous proposons dans le présent dossier d'évoquer cette traversée à l'orée de toute vie « immense et pleine de dangers » : maltraitance, maladie, rigueur de l'éducation, opposition avec les adultes, guerre, mort. Mais elle est aussi source d'espoir et de joie, grâce à la résilience et à l'amour. En bref, au travers de portraits d'enfants par des cinéastes de talent, c'est un parcours dans l'existence humaine.

L'enfant découvre le monde des adultes

Une épreuve importante dans la vie humaine, et sans doute décisive, est celle de l'arrivée d'un enfant dans le monde des adultes.

Dans *Le Messager* de Joseph Losey (*The Go-Between* - GB, 1971), on assiste à la naissance d'un traumatisme à vie subi par un homme lorsqu'il était enfant. Par la juxtaposition du temps passé (l'enfance) et du temps présent (un homme d'âge mur traverse les lieux du drame), le cinéaste nous offre une sorte de retour sur l'histoire de ce traumatisme.

Leo, 12 ans, d'origine modeste, entre dans le monde d'aristocrates anglais, propriétaires d'un magnifique château, et apparemment bien sous tous rapports. Amené par Richard, un ami d'école, Leo, caractère extraverti et spontané, attire la sympathie de la famille, en particulier de Marian et de sa mère. Marian (Julie Christie) est promise au vicomte Hugh Trimingham, mais elle a une relation sexuelle secrète avec le fermier de la propriété, Ted Burgess (Alan Bates). Celui-ci va habilement se servir du naïf Leo pour faire parvenir des messages à Marian, lui fixant des rendez-vous d'amour dans sa ferme.

Le décor est planté, avec la dualité château/ferme, aristocrate/paysan, bonnes manières/sexualité crue. Le récit se déroule, lent et fluide, dans une sorte d'indifférence, celle de la nature environnante d'une beauté immuable,

celle d'une vie factice ponctuée de rencontres et de repas au protocole convenu. Leo fait sans le savoir son travail de *go-between* entre Marian, souriante et enjôleuse, et Ted, rustre séduisant et seul vrai référent masculin. Leo l'interroge sur le sens caché de ces messages, mais Ted élude la réponse, se défile.

« Le passé est un pays étranger »

Peu à peu, dans un crescendo subtil, le drame va se jouer. La mère de Marian, qui déjà se doutait de ce qui se passait entre sa fille et le fermier, va découvrir incidemment que Leo est le complice (innocent) de l'adultère, et l'obliger brutalement à la conduire au lieu de rendez-vous, où les amants sont découverts sous les yeux horrifiés de Leo qui aura la révélation terrible de la sexualité. Il ne s'en remettra pas. C'est dans la dernière séquence que Leo, homme mûr revenu sur les lieux du drame, apprend de Marian, vieille dame ridée, qu'elle a eu un enfant de Ted. « Le passé est un monde étranger, les choses s'y font autrement » dit une voix *off*. Si le côté dramatique n'éclate qu'à la fin du film, il faut signaler la remarquable musique de Michel Legrand qui traverse tout le récit de sons stridents et répétitifs. Le film a reçu la Palme d'or à Cannes en 1971.

D'autres films évoquent ce passage difficile et plein d'embûches. *Kes* de Ken Loach (GB, 1969) est l'histoire d'un jeune adolescent qui fuit la contrainte de l'éducation scolaire en élevant un jeune faucon. Un de ses professeurs l'invite à présenter à ses camarades toute l'activité déployée autour de l'animal, révélant son intelligence et sa sensibilité. Malheureusement le film se termine tragiquement, le faucon est tué par son grand frère jaloux. *Les 400 coups* (1959) de François Truffaut décrit lui aussi le monde des adultes, surtout celui des parents qui exercent une pression insupportable sur Antoine. Au bout de son combat, il s'évade vers la mer, symbole de 'la liberté', donnant une note d'espoir à la fin du film.

Alain Le Goanvic

Jean-Pierre L  aud dans *Les 400 coups*



Des enfants dans un monde violent

« ... Ma maman et mon papa, sur le pont ? — Ils n'y sont plus. — Où ils sont ? — Dans un trou. — On les y a mis pour pas qu'ils soient mouillés ? »

Dans *Jeux interdits* (René Clément, 1952), la route de l'exode est bombardée, les parents affolés se passent leur petite Paulette de cinq ans comme un paquet, en ne songeant qu'à la sauver ; elle leur échappe sur un pont. Une fois à l'abri, elle a besoin de se forger une explication de leur absence. Et l'imagination enfantine prend le relais.

Existe-t-il une question plus fondamentale que celle des traces que peuvent laisser chez un tout-petit la vue d'images insoutenables ? Avec leur naïveté originelle et en l'absence d'une information précise, les enfants sont capables de créer une interprétation rassurante d'un événement perturbant. Quelquefois les parents s'en chargent.

C'est le cas dans *La vita e bella* (R. Benigni, 1998). Vers 1944 à Arezzo, Guido, un jeune libraire juif, avec son fils Giosué, cinq ans environ, sont arrêtés et déportés vers un camp de concentration en Allemagne. Dora, son épouse, parvient à monter dans le train qui les emporte. Elle est séparée d'eux dès leur départ et logera dans le quartier des femmes. Guido fait alors croire à

Giosué qu'ils participent à un jeu en vue de gagner un véritable char d'assaut. Leurs compagnons de chambrée deviennent complices du père. Lorsque l'enfant est effrayé, Guido prétend qu'ils sont libres de quitter le jeu à tout moment mais que, comme ils sont bien placés, ce serait dommage d'abandonner si près du but. Giosué ne sera pas détrompé.

Adieu aux contes de l'enfance

Jojo Rabbit est le surnom d'un garçon de dix ans, considéré par ses camarades comme peureux parce qu'il ne peut pas tordre le cou à un lapin qu'il tient dans ses bras. A son âge, ne pas être mis sur la touche est essentiel, il fait donc partie, comme les autres enfants, des Jeunesses hitlériennes. Il n'a que deux amis, le grassouillet et bien réel Yorki - peu sportif, Yorki est aussi en butte aux quolibets de ses camarades - et l'imaginaire Adolf Hitler, semblable à un gamin grandi trop vite, à qui il confie ses problèmes : son père ne donne pas de nouvelles du front depuis longtemps et sa maman, toujours d'une gaîté qui l'émerveille, reste évasive sur bien des sujets.

L'endoctrinement de Jojo est réel : en particulier il considère les Juifs - il n'en a rencontré aucun - non comme des humains, mais comme des monstres. Sa mère ne le détrompe pas pour ne pas mettre en danger la jeune fille qu'elle cache dans une soupente. Dans ce dernier cas, il n'y a aucun mensonge, uniquement du non-dit, mais l'enfant, découvrant vers la fin que l'image forgée n'était qu'une illusion, devra faire face à la terrible réalité, éjectera de ses rêves son partenaire Adolf et deviendra adulte dans la douleur.

Quelques critiques, en comparant ces films avec *Le Dictateur* de Charlie Chaplin, se sont insurgés contre les représentations des horreurs



Taika Waititi et Roman Griffin Davis dans *Jojo Rabbit*

de la guerre que leurs réalisateurs ont implantés dans la tête de leurs jeunes personnages, en particulier la représentation d'Hitler en comique dans l'imaginaire de Jojo Rabbit ou la représentation d'un camp comme terrain de jeu. Ils se sont interrogés sur la bienséance, et même le but de ces films :

« On se demande si c'est pour les enfants, si c'est une farce pour adultes, pour rire, et pour caricaturer ce qu'on sait de cette époque-là ».

Ce but est tout autre que celui du *Dictateur*, ces images montrent une construction mentale de l'enfant (suggérée ou non) qui le déconnecte de la dure réalité de son environnement. Pour Giosué, le comique clownesque de son père désamorce la peur ; pour Jojo, son coup de poing qui envoie le fantôme d'Adolf par la fenêtre le débarrasse de ses incertitudes et lui ouvre l'accès au monde de l'adolescence. La fin de ces films ne laisse aucune trace d'ambiguïté.

Ces deux films ont reçu des récompenses prestigieuses qui témoignent de leur intérêt : pour le premier, dix récompenses au David di Donatello, le Grand prix du jury au Festival de Cannes, l'Oscar du meilleur film étranger, etc. ; pour le second, Le Prix du public au Festival international du film de Toronto, l'Oscar du meilleur scénario adapté, etc.

Nicole Vercueil

Brigitte Fossey dans *Jeux interdits*



L'école au cinéma

L'école est le lieu d'un enseignement, donc d'une relation entre le maître et les élèves, mais aussi un lieu de relations entre les enfants, dans la cour de récréation. Le cinéma s'est intéressé à ces deux aspects.

Il est difficile d'évoquer le premier sujet sans parler de *Etre et avoir*. Le documentaire de Nicolas Philibert, présenté à Cannes en 2002, a connu un immense succès en France et à l'étranger, exceptionnel pour un documentaire non animalier. A quoi est dû ce succès ? Sans doute à son charme teinté de nostalgie : la barbiche de l'instituteur fleure bon la Troisième république et la campagne auvergnate évoque la France paysanne des années 50. Mais le succès vient d'abord de la qualité du film. Nicolas Philibert prend le temps de nous plonger dans cette classe d'une quinzaine d'élèves de tous niveaux. De l'automne

Georges Lopez et Jojo dans *Etre et avoir*



à la fin des classes, le réalisateur accompagne les élèves dans leurs apprentissages, en longs plans fixes filmés à leur hauteur, et les suit dans leurs familles, ce qui nous vaut une amusante scène où toute la famille communique dans une opération de division. A la fin de ce film intimiste, le spectateur a l'impression de connaître personnellement chacun des élèves.

Loin de cette version plutôt idyllique de l'éducation, Bertrand Tavernier, quelques années plus tôt, en a donné sa vision, plus âpre, avec *Ça commence aujourd'hui* (1998). Daniel, interprété par Philippe Torreton, est directeur d'une école maternelle dans le nord de la France. Il est aussi passionné par son métier que le maître de *Etre et avoir* mais il travaille dans un environnement beaucoup plus difficile. Cette région minière autrefois prospère est aujourd'hui gangrenée par le chômage et la pauvreté. Dès lors, le travail d'un directeur d'école tient autant de l'action sociale que du pur enseignement. Daniel, révolté par les conditions de vie de certains de ses élèves se bat contre une mairie et des services sociaux eux-mêmes surchargés et tentés de baisser les bras devant l'ampleur du problème. Foyers sans chauffage, parents alcooliques, enfants brutalisés, dégradation de l'école par des ados désœuvrés, Daniel est confronté à une multitude

de problèmes sociaux. Et pourtant l'équipe enseignante reste soudée, les petits élèves, pressés autour de Daniel, participent avec enthousiasme et la fête de l'école est un moment de communion et de pure joie. Le constat indigné de Bertrand Tavernier reste malheureusement d'actualité.

De la salle de classe à la cour de récréation

Dans *Récréations* (1992), Claire Simon filme, en intervenant le moins possible, la cour de l'école, cette scène de théâtre où se jouent de nombreux petits drames. Dans cette cour de maternelle, les garçons jouent à la prison ou à l'attaque, les filles ramassent des brindilles, les 'bâtons', qui deviennent des bouquets, des murs de maison ou des épées pour les garçons. On reconnaît les meneurs et les suiveurs, les solitaires et les peureux, comme cette petite fille de quatre ans qui, après beaucoup de larmes, finit par arriver à sauter d'une murette dans un mouvement filmé comme un envol. Un monde parfois cruel mais qui fait aussi grandir.

Le film de Laura Wandel, *Un monde* (2022), nous immerge dans le même microcosme mais c'est une fiction. Ce qui intéresse la réalisatrice, ce sont les relations entre les petits élèves plus que leurs rapports avec les adultes. Ces derniers sont attentifs mais ils ne voient pas toujours tout et souvent ne comprennent pas. Nora est une petite fille qui entre en C.P. ; à la rentrée, elle est effrayée, ne veut pas quitter son père et se réfugie sous l'aile de son frère Abel, un peu plus âgé. Mais elle se fait vite des amies et elle découvre que son grand frère est le souffre-douleur de garçons brutaux qui le harcèlent dans la cour ou les toilettes. C'est alors elle qui se met en tête de le protéger mais ses tentatives ne feront qu'aggraver les choses. La caméra est toujours à hauteur de Nora, nous voyons les scènes par ses yeux, à son niveau. Le film restitue de manière réaliste l'atmosphère de l'école primaire, notamment les bruits de l'école, mais, en même temps, la dramaturgie est très construite, il y a une vraie histoire et une évolution bien montrée des sentiments de la jeune héroïne.

Jacques Champeaux

Karim Leklou et Günter Duret dans *Un monde*



Quand l'enfance se passe mal

Plusieurs films explorent l'enfance perturbée, pour la décrire, en chercher les racines et éventuellement, très éventuellement, montrer une issue.

Dans *We Need to Talk About Kevin* (de Lynne Ramsay, USA 2011), le monde des adultes s'avère délétère pour l'enfant.



Jasper Newell et Tilda Swinton dans *We Need to Talk About Kevin*

les problèmes de la mère la rendent incapable d'aimer son bébé qui, devenu adolescent, devient délinquant. La dépression postnatale, si elle n'est pas compensée par un père aimant, peut sans doute traumatiser un enfant, mais un bébé 'naturellement' méchant qui hurle dès que sa mère s'approche de lui ne semble pas crédible. Mais le film, superbement interprété par Tilda Swinton et Ezra Miller, montre clairement que c'est un déficit relationnel qui engendre le mal-être qui se décharge ensuite dans la délinquance. A la fin du film, un mince espoir se dessine : la mère prend son fils dans les bras en prison et celui-ci répond à son geste. Jusqu'à quel degré de destruction - ou plutôt de défaut de construction - de la personnalité de l'enfant la résilience est-elle possible ?

Dans *Afterschool* d'Antonio Campos (USA 2008), les adultes, trop occupés par eux-mêmes, restent sourds aux appels à l'aide du jeune Robert, également interprété par Ezra Miller. Le manque de relation structurante le laisse cruellement seul face aux images. D'abord celles qu'il consomme sur Internet, sans lien entre elles, sans distance critique, puis celles qu'il filme, tous azimut.

Nous sommes loin ici de la haie protectrice que construit Roberto Benigni dans *La vie est belle* (Italie 1998) autour de son fils. Sans cette protection,

le monde des adultes s'avère délétère pour l'enfant.

Dans *Elephant* de Gus Van Sant (USA 2003), pas d'explication ni de solution. La violence nue des jeunes ayant déclenché la fusillade de Colombiane est mise en scène de façon glaciale et glaçante.

Fuchs im Bau d'Arman T. Riahi (Autriche 2021, prix de la meilleure réalisation, celui du meilleur scénario, et le prix du jury jeunes au festival de Sarrebruck), inspiré de faits réels, nous montre une classe

scolaire dans une prison. Le point de départ du réalisateur était la réflexion que la majorité pénale en Autriche est fixée à 14 ans, alors que l'obligation scolaire va jusqu'à 15 ans, d'où la nécessité d'organiser de véritables classes en milieu carcéral. Le film donne de l'espoir : les méthodes peu orthodoxes d'une professeure semblent permettre à certains jeunes de trouver une porte de sortie.

Même les très jeunes

D'abord *Les diables* de Christophe Ruggia (France 2002) avec Adèle Haenel et Vincent Rottiers, tous deux éblouissants. Une jeune autiste est 'protégée' par celui qui se prend pour son frère. Tous les deux ont été abandonnés à la naissance. Dès qu'on veut les séparer, ils fuguent. Elle ne parle pas, ne supporte pas qu'on la touche et dessine de façon compulsive des maisons avec des débris de verre de couleurs. En s'éveillant à la sexualité, non seulement elle admet d'être touchée, mais le recherche de façon frénétique. Membre du jury œcuménique à Mannheim, j'écrivais dans *La Lettre de Pro-Fil* n° 29 que je trouvais inadmissible de « porter à

l'écran une fille pré-pubère, nue, dans des scènes chargées d'érotisme ». (Adèle Haenel a accusé récemment le réalisateur de harcèlement subi lors du tournage du film). L'histoire semble n'être qu'un prétexte pour les fantasmes du réalisateur.

Benni de Nora Fingscheidt (Allemagne 2019) met en scène une fille de dix ans d'une incroyable violence qu'aucune structure n'arrive à canaliser. Helena Zengel, une jeune fille posée et très mûre, arrive de façon époustouflante à donner vie à ce caractère difficile. La réalisatrice a expliqué que son point de départ était un travail sur une structure d'accueil pour femmes en difficultés, où la limite d'âge, pour être admise, est de 14 ans. Les différentes maisons qui accueillent Benni se la 'refilent' en attendant qu'elle ait 14 ans justement.

Helena Zengel dans *Benni*



Ici, l'analyse psychologique est finement menée, celle de la mère, incapable d'assumer sa fille, celle de Benni dans sa quête infinie d'amour, et celle des différents éducateurs qui sont désarmés. Pour finir, un rayon d'espoir avec *Le gamin au vélo* des frères Dardenne (Belgique, France, 2011). En quête de l'amour de son père, Cyril, 12 ans (Thomas Doret), alors qu'il risque de 'tomber' dans la délinquance, rencontre Samantha (Cécile de France) dont l'amour le sauve.

Alors peut-être n'est-il jamais trop tard pour être sauvé ? En tout cas, le seul chemin vers cette guérison passe par l'amour.

Waltraud Verlaquet

L'enfant maltraité

La maltraitance des enfants peut prendre bien des formes. Elle peut consister en sévices physiques, elle peut être psychique, se manifester par un déficit affectif ; elle peut, plus subtilement, prendre la forme d'une éducation dévoyée.

Les sévices physiques sur les enfants peuvent avoir des conséquences dramatiques que le cinéma n'a pas manqué de montrer. On peut penser au film déjà ancien de Robert Bresson, *Mouchette* (1967), adaptation du roman de Georges Bernanos, *Nouvelle histoire de Mouchette*. Cette jeune

Nadine Nortier dans *Mouchette*



adolescente vit dans un petit village entre un père alcoolique et une mère gravement malade. Elle est taciturne et tout son malheur se lit sur son visage. Elle se perd un jour dans la forêt, est recueillie par un braconnier qui lui témoigne de la compassion, mais qui finit par la violer. Un film d'une grande intensité dramatique, épuré, âpre et cruel comme la réalité qu'il décrit. Un film bouleversant qui nous entraîne dans les méandres de l'âme humaine, cernant au plus près la douleur et la solitude de *Mouchette*.

Un autre film que l'on ne peut manquer de citer est *Oliver Twist* (2005) de Roman Polanski, adaptation scrupuleuse de l'œuvre de Charles Dickens. On se souvient de la triste histoire de cet orphelin qui ne connaît que les privations, l'exploitation et les mauvais traitements, et dont la fuite de l'orphelinat n'améliore en rien l'avenir. Polanski en fait un film remarquablement mis en scène, dans des décors somptueux qui reconstituent magnifiquement l'Angleterre victorienne. Certes une œuvre assez classique à laquelle ne nous avait pas habitués le réalisateur jusqu'ici (après notamment *Le Pianiste*), mais qui met bien en lumière l'ironie qui affleure chez Dickens tout en insistant sur l'atmosphère dramatique qui entoure ce petit garçon.

Dans un autre style, on peut citer *La voix du pardon* (2019), biopic américain de Andrew et Jon Erwin. Les réalisateurs retracent l'histoire vraie de Bart Millard du groupe MercyMe avec la fameuse chanson *I Can Only Imagine* (1999). Abandonné par sa mère, maltraité par un père abusif, violent, qui le roue de coups, au point qu'il en arrive à le traiter parfois de 'monstre'. Malgré cette enfance brisée, grâce à son amour de

la musique et à l'aide de la religion, il arrive à pardonner à un père qu'au fond il aimait. Un film sur la réconciliation, la rédemption, la résilience, l'espoir. Un film qui, du point de vue cinématographique, n'a pas fait l'unanimité des cinéphiles, loin s'en faut, mais qui a été considéré comme un des grands films chrétiens américains et qui a reçu une bonne critique dans *Regards Protestants* (22 mai 2019).

Pas seulement physique

La maltraitance psychique peut être illustrée par le très beau film de Luigi Comencini, *L'incompris* (1968), qui nous en offre un exemple poignant. Après le décès de sa femme, le consul britannique de Florence se confie à son fils aîné, Andrea, auquel il demande de le taire à son plus jeune fils, Milo, qu'il juge plus faible. Outre le poids de la perte de sa mère, Andréa, onze ans, doit subir la solitude créée par l'attitude d'un père qui le délaisse en le jugeant insensible et irresponsable. Un film qui n'a pas eu le succès qu'il mérite, bien que sélectionné à Cannes. C'est pourtant un chef-d'œuvre de délicatesse et de subtilité. On pleure face aux incompréhensions, aux malentendus dont peut être victime un préadolescent de la part d'un père pourtant aimant mais totalement incapable de percevoir le désarroi de son fils. Ce qui conduira au drame.

Quant à l'enfance dévoyée, elle trouve un magnifique exemple dans *Une affaire de famille* de Hirokazu Kore-eda (Palme d'Or 2018). Dans ce film, le réalisateur creuse le sillon qui irrigue toute son œuvre, les relations humaines dans le cadre de la famille. Dans le Japon des bas-fonds, une enfance maltraitée à double titre, celle de la petite fille recueillie par une famille, avec des marques de sévices physiques et que ses parents enfermaient sur le balcon en leur absence, et celle des enfants de cette même famille, aimante et drôle, moins sympathique qu'elle ne paraît, qui les initie au vol et les transforme en délinquants mineurs. Quel avenir pour ces enfants ?

Marie-Jeanne Campana

Miyu Sasaki dans *Une Affaire de famille*



Face à la mort

Si le deuil d'un enfant a inspiré de nombreux films, ceux qui donnent à voir le comportement et les représentations de l'enfant face à la mort sont plus rares.

Parfois la mort rôde autour de lui et le traumatise à jamais. Dans *Allemagne année zéro* de Rossellini (1948), Edmund, 12 ans, erre dans les décombres de Berlin pour secourir sa famille disloquée. Son père s'étant à plusieurs reprises lamenté d'être un poids pour ses enfants, Edmund, peut-être aussi sous l'influence d'un ancien instituteur nazi, l'aide à mourir en lui faisant absorber du poison. Rejeté de tous, bourrelé de remords, incapable de gérer sa culpabilité, il finit par se jeter du cinquième étage d'une maison en ruines.

Dans *La nuit du chasseur*, l'unique film du grand acteur Charles Laughton (1955), la mort est présente dès la première scène qui montre un groupe d'enfants jouant à cache-cache et découvrant le cadavre d'une jeune femme. La caméra se situera ensuite constamment au niveau du regard de John Harper, à peine 10 ans, et de sa petite soeur, l'événement traumatique fondateur survenant peu après quand les deux enfants sont témoins de l'arrestation violente de leur père, coupable d'un vol et de deux assassinats. Leur enfance dévastée, ils agiront dès lors comme les adultes, s'astreignant au secret et pratiquant le mensonge pour conjurer le Mal incarné par le faux révérend Powell.

Dans certains cas, l'enfant confronté à la mort de ses proches peut jouer la mort et mettre en scène l'inconcevable, de façon à tenter de se l'approprier par le jeu. Dans *Jeux interdits* de René Clément (1952) Paulette, 5 ans, perd ses parents après un bombardement, erre dans la campagne, et va enterrer discrètement son chien mort. Avec Michel, son compagnon d'infortune, ils se mettent à créer des sépultures pour tous les animaux morts qu'ils découvrent, et éventuellement qu'ils tuent, tandis que Michel entreprend même de voler les crucifix qu'il trouve en chemin. Sans le confondre avec la vie, ces enfants n'exorcisent-ils pas la mort par le jeu ? Quant à la petite

actrice qui jouait Paulette, rassurée par la présence de ses parents sur le plateau, elle dira plus tard qu'elle se laissa « sans aucun mal » diriger par le réalisateur.

Entre imaginaire et réel

Dans *L'enfance d'Ivan* de Tarkowski (1962), la mort de sa mère après un bombardement nazi est le traumatisme initial subi par ce petit garçon de 12 ans. Il se met alors à jouer seul à la guerre et torture un ennemi allemand imaginaire. Ivan et sa mère semblent jouer tous les rôles dans ce dispositif qui oppose deux univers : l'imaginaire de l'enfant et le réel du soldat, tous deux traversés par la mort. Ce va-et-vient de l'un à l'autre est accompagné par le cadrage et le montage, par le son également, qui participent à l'instauration du jeu et amplifient ces différentes confrontations à la mort.

La répercussion sur l'enfant de la mort de ses proches et *a fortiori* la sienne propre est un sujet quasi-tabou au cinéma. Dans *Ponette* de Jacques Doillon (1996), la mère de Victoire, une fillette de 4 ans, meurt dans un accident de voiture. Son absence lui est insupportable. Elle lui parle et la cherche avec entêtement, en dépit des explications des adultes ou des inventions de ses camarades. En effet jusqu'à 5 ans le tout-petit ne comprend pas que la mort est permanente et croit que la personne décédée va revenir. C'est la puissance de ce désir et de cette conviction que symbolise l'apparition à Ponette de sa mère au cimetière. Par ailleurs peu de films ont été entrepris avec autant d'incertitude sur sa faisabilité que celui-ci. Le réalisateur, ne voulant mettre en danger aucun des enfants acteurs, et prenant le risque d'arrêter le film, a en effet demandé à une psychanalyste de les suivre pendant tout le tournage pour s'assurer que la frontière entre le réel et l'imaginaire ne devenait pas floue. En demandant aux enfants de

« dessiner la mort » et de commenter leurs dessins, il a pu entrer dans leur univers et écrire ensuite les dialogues de son film à partir de leurs mots.

Dans son documentaire *La vie est immense et pleine de dangers* (1995), Denis Gheerbrant fait face à un défi bien différent mais tout aussi fort : il filme pendant plusieurs mois, depuis le diagnostic et jusqu'à la guérison, la traversée par Cédric, un enfant de 8 ans, d'une maladie cancéreuse de pronostic incertain, tandis que sa parole et son histoire dans la maladie se croisent avec celles de plusieurs autres. Cédric nous emmène chaque fois un peu plus loin, à travers toutes les épreuves qu'il affronte jusqu'à sa guérison, et le titre du film reprend l'une de ses phrases qui nous dit mieux que nulle autre ce que peut être un parcours initiatique. Considérant que la maladie peut faire grandir, le réalisateur a clairement choisi de l'accompagner en filmant sa parole. Ainsi, face à sa mort possible, dans son propre vécu de tous les jours et à travers celui de ses camarades de souffrance, nous allons le suivre dans ses questionnements, dans ses moments de doutes, de peur et d'espoir ; le suivre jusqu'à ce qu'il demande au réalisateur, dans un superbe plan final, d'arrêter la caméra.

Jean-Michel Zucker

Cédric dans *La vie est immense et pleine de dangers*



COIN Entre esclave et modèle

Il est peu question de l'enfance en tant que telle dans la Bible. Ce qui compte surtout, c'est le fait d'avoir une descendance.

De longues listes généalogiques expliquent qui a engendré qui. Elles étaient transmises oralement avant d'être fixées par écrit pour maintenir la conscience identitaire du groupe. Elles sont, du moins pour les parties les plus anciennes, largement fictives, ou plutôt mythologiques : il ne s'agit pas de vérité historique mais existentielle.

Elles permettent de comprendre d'une part que tous les humains ont une origine commune et d'autre part de rattacher chaque groupe du peuple à un ancêtre illustre. C'est par les enfants que la lignée continue - ou qu'elle meurt s'il n'y en a pas. D'où le drame de la stérilité. Toutes les stratégies sont exploitées pour assurer une descendance. Pensons à Agar¹ ou à Tamar².

Par contre, on parle peu du fait de les élever. Qu'il faille les frapper pour les 'dresser' est une pratique commune dans l'Antiquité - et jusqu'à il n'y a pas si longtemps d'ailleurs. Par exemple :

« Celui qui ménage sa verge hait son fils, mais celui qui l'aime cherche à le corriger »³.

Les enfants doivent une obéissance absolue, pourtant la Bible en parle peu car cela allait de soi. Quand il est question d'obéissance, c'est le plus souvent de celle des adultes ou du peuple envers Dieu dont il s'agit, mais alors celle-ci est comparée à celle des enfants :

« Comme des enfants obéissants, ne vous conformez pas aux convoitises que vous aviez autrefois... »⁴.

L'épître aux Ephésiens dit :

« Enfants, obéissez à vos parents, selon le Seigneur, car cela est juste »⁵,

mais elle ajoute :

« Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais élevez-les en les corrigeant et en les instruisant selon les instructions du Seigneur. »⁶

ce qui infléchit considérablement la toute-puissance paternelle. La phrase suivante :

« Serviteurs, obéissez à vos maîtres... »⁷

montre la proximité entre enfants et esclaves :

« Un serviteur prudent domine sur le fils qui fait honte »⁸.

Mais, alors qu'un esclave hébreu est libéré au bout de sept ans, il est précisé :

«Le sacrifice d'Abraham» Everard Quirijnsz van der Maes (1632)



« Si un homme vend sa fille pour être esclave, elle ne sortira point comme sortent les esclaves. »⁹

Car elle sera alors considérée comme concubine et d'autres lois s'appliquent dans ce cas. Mais cela signifie en tout cas qu'un homme peut vendre ses enfants comme esclaves.

En général donc, peu de considération pour les enfants. C'est sur ce fond qu'il faut comprendre comme révolutionnaire la fameuse phrase de Jésus :

« Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent »¹⁰ (Marc 10, 14).

Là, l'enfant devient un modèle pour l'adulte.

Le sacrifice d'un enfant

Le pouvoir du père sur le fils est un pouvoir de vie et de mort dans toute l'antiquité. Si Abraham avait tué Isaac, il n'en aurait pas été inquiet. Sacrifier un fils pour une cause politique, par exemple pour implorer l'aide des dieux dans une situation critique, comme

une ville assiégée, est chose commune. C'était alors le fils ou la fille du roi qui était la victime. Pensons à Iphigénie. On peut lire l'histoire d'Isaac (Gn. 22) sur le plan historique comme un récit fondateur de l'interdiction de cette pratique. Sur le plan psychanalytique, les détails de l'histoire sont très intéressants. On sait qu'à la place d'Isaac, Abraham va immoler un bélier qui était miraculeusement retenu par ses cornes dans un buisson. Les cornes sont traditionnellement associées à la puissance du père. Et voilà ce qu'Abraham est appelé à sacrifier (ce qui fait écho à Eph. 6,4 cité ci-dessus) pour que la bénédiction puisse prendre effet ! Non seulement la lignée d'Abraham sera assurée, mais

« Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix »¹¹ (Gn. 22.18).

C'est à la lumière de cette interdiction qu'il faut questionner l'interprétation de la mort du Christ comme un sacrifice.

Quel Dieu serait celui qui aurait besoin d'être apaisé dans sa colère par un sacrifice sanglant, et qui plus est, celui de son propre fils ? C'est plutôt l'homme qui l'a interprété ainsi, toujours et encore prisonnier des vieux schémas sacrificiels. Genèse 22 n'a rien perdu de son actualité.

Waltraud Verlaquet

¹ Gn. 16	⁵ Eph. 6,1	⁹ Ex. 21,7
² Gn. 38	⁶ Eph. 6,4	¹⁰ Mc 10,14
³ Prov.13,24	⁷ Eph. 6,5	¹¹ Gn. 22.18
⁴ 1 Pi. 1,14	⁸ Prov. 17,2	

Le cinéma libanais à l'honneur

Retour sur le CINEMED, 43^e festival du cinéma méditerranéen, octobre 2021

Le couple de réalisateurs libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, invités d'honneur du CINEMED, a présenté sept longs et plusieurs courts-métrages ainsi qu'une installation intitulée 'Incertains Etats', mêlant images et vidéos du Liban, nous laissant imaginer les conséquences de l'explosion à Beyrouth en 2020.

La géographie artistique

Quel cinéma libanais connaissons-nous, dans l'histoire du cinéma du Proche-Orient ? Economiquement l'industrie cinématographique avait bien démarré dans les années 2000 et le secteur se professionnalisait sans résoudre pour autant la question de la diffusion. Voici quelques films arrivés sur nos écrans : en 2004, *Dans les champs de bataille* de Danielle Arbid est le premier témoignage de la guerre vue de l'intérieur d'une maison bourgeoise où Lina, 12 ans vit ses propres déchirures et mène le combat de l'adolescence. Puis trois films de la réalisatrice Nadine Labaki nous ont impressionnés : *Caramel*, douce comédie autour d'un institut de beauté à Beyrouth, sort en 2007. Loin des conflits territoriaux nous sommes dans l'intimité amoureuse de femmes déterminées ou désespérées. En 2011 elle nous emmène, avec *Et maintenant on va où ?*, dans la campagne libanaise où les femmes désarment avec humour la violence des hommes de religions différentes. *Capharnaüm*, prix du jury œcuménique en 2018 : le petit Zaïd, 12 ans nous entraîne dans un Beyrouth froid et désespérant où sa révolte dénonce la misère sociale imposée aux enfants. *L'Insulte*, de Ziad Doueiri, 2017, confronte deux histoires personnelles avec l'opposition du chrétien libanais au réfugié palestinien, victimes de la pression politique et des codes culturels antagonistes d'un pays manipulé. Les scènes de rues élargissent le conflit, prouvant l'absence de réconciliation depuis la guerre civile des années 80. Ce cinéma n'a pas besoin de nous montrer les horreurs et les charniers, chaque personnage nous a ouvert les yeux sur la vie qui existe dans

cette partie du globe. Pas des films de guerre mais des histoires individuelles, où la présence de multiples ethnies est parfois le gage d'une humanité renforcée. Même excentré du chaos de l'Histoire, le traumatisme est présent.

L'art, levier de résistance

Aujourd'hui c'est le film de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, *Memory Box*, qui apporte sa pierre à la question de l'identité du cinéma libanais et sa particularité. Avec ce film nous faisons un bond dans le temps de la génération expatriée, sans souvenirs. Alex, une adolescente canadienne découvre les secrets de sa mère dans un colis venant de son passé au Liban. Le contenu du colis va forcer la transmission de l'histoire familiale. Pour raconter la guerre, l'utilisation de vrais matériaux des années 80 (films super 8, cassettes audio et VHS, cahiers, cartes postales) propose un travail cinématographique et une création artistique originale. Une scène donne la symbolique de la mémoire en mouvement, celle de la ronde des amies sortant des photos couleur vers un fonds noir. La recherche visuelle des souvenirs est au centre de la mémoire historique et ce film utilise la richesse de la fiction pour nous parler du réel.

Le couple était présent en octobre 2021 à Paris à la deuxième édition du Festival du film libanais en France dont Joana Hadjithomas était la marraine.

« Quand le présent est chaotique et l'avenir incertain, les rêveurs doivent-ils s'arrêter de rêver ? Ou doivent-ils, au contraire, porter le flambeau des idées et faire de leur Art un levier de résistance ? » dit-elle dans son édito.

Leur studio a été pulvérisé par l'explosion du port de Beyrouth, ils ont tout perdu. Face à l'effondrement, l'artiste a besoin des spectateurs pour libérer son rêve. Nous avons besoin de rencontrer ces êtres de fiction pour comprendre le monde.

Arielle Domon

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



Le regard féminin au cinéma

Lors de la rencontre organisée par le groupe de Narbonne les 20 et 21 novembre, Christiane Lehmann et Marie-Christine Duprez ont proposé d'explorer 'le regard féminin au cinéma' (*female gaze*) dont il est question si souvent. Il s'agissait non seulement de définir le 'regard féminin' mais encore de l'illustrer à travers des cinéastes et des extraits de films.

Le 'regard féminin' est l'effet miroir du 'male gaze', ou 'regard masculin' qui spécifie la façon dont les cinéastes hommes mais aussi parfois les femmes caractérisent les personnages féminins en instaurant un rapport de domination hommes-femmes et l'objectivation du corps féminin. Le 'regard féminin', par l'image et la mise en scène, entend instaurer une façon nouvelle de filmer les femmes et de créer des personnages féminins incarnés dans une quête de sens et de signifiant et plus seulement en tant que vecteur de séduction et d'objet sexuel.

On évoqua Laura Mulvey, critique britannique qui, en 1975, fut la première à définir le 'regard masculin', et plus près de nous Iris Brey, critique franco-américaine, qui analyse films et séries dans une approche féministe et phénoménologique (analyse de l'expérience vécue par un sujet).

Vinrent ensuite la présentation des pionnières françaises ainsi que des extraits de leurs films : Alice Guy (*Madame a des envies*, 1898), Germaine Dulac (*La souriante Madame Beudet*, 1923) et Jacqueline Audry (*Le secret du chevalier d'Eon*, 1959).

Puis ce fut un tour d'horizon des réalisatrices d'ailleurs : Jane Campion pour *La leçon de piano* (1993), Chloé Zhao pour *The Rider* (2017) et, pour le 'regard féminin' porté par les cinéastes masculins, Waad el Kateb et Edwards Watts et leur documentaire *Pour Sama* (20019) ainsi que Peter Weir et *Witness* (1985).

Quant aux réalisatrices françaises ce fut Agnès Varda et *L'une chante, l'autre pas* (1977) ; Chantal Akermann et *Jeanne Dielmann, 23 rue du Commerce, 1080 Bruxelles* (1975) ; Pascale Ferran et *Lady Chatterley* (2006) ; Rebecca Zlotowski et *Une fille facile* (2019). La journée du samedi se termina par la projection de *Woman at War* (2018) de Benedikt Erlingsson.

Zorica Nusheva dans *Dieu existe, son nom est Pétrunya*



En restant au plus près de la thématique, le culte du lendemain fut élaboré autour de *Dieu existe, son nom est Pétrunya* de Teona Strugar Mitevska. Puis le *Portrait de la jeune fille en feu* de Céline Sciamma, clôtura ces deux jours.

'Le regard féminin' n'est pas seulement une revendication, c'est une attention nouvelle et différente portée aux femmes dans l'égalité, la réciprocité et l'action. Ce que résume avec brio Agnès Varda :

« Le premier acte féministe d'une femme, c'est de regarder, de dire d'accord on me regarde, mais moi aussi je regarde ».

Marie-Christine Duprez

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Ile-de-France

Les groupes d'Ile-de-France organisent leur traditionnel week-end au Centre du Rocheton, près de Melun, les **2 et 3 avril**. Le thème retenu est **Le cinéma russe contemporain**, des années 90 à nos jours. Des films et des modules nous feront plonger dans les différents courants et genres de ce cinéma un peu méconnu en France.

Paris

Au Centre Pompidou se déroulera la 44^{ème} édition de Cinéma du réel qui du **11 au 20 mars** explore le cinéma documentaire et en interroge les formes avec une compétition de 40 films français et étrangers tous inédits en France. Cette année deux programmations originales sont prévues : 'Front(s) populaire(s)' et 'L'Afrique documentaire'.

Marseille

Les 2 et 3 avril se tiendra notre week-end annuel.

Nous évoquerons l'œuvre de **Bertrand Tavernier**.

La préparation est en cours avec le soutien des groupes de Montpellier qui avaient déjà traité le thème et c'est passionnant.

29 avril 2022 à 19h au Parvis des Arts : soirée d'hommage à Molière avec la participation de Pro-Fil.

Texte du cinéaste ukrainien Sergueï Loznitsa

« Le 24 février 2022, alors que les régiments russes venaient juste d'envahir l'Ukraine, le tout premier message que j'ai reçu émanait de mon ami Viktor Kossakovski, metteur en scène russe : « Pardonne-moi. C'est une catastrophe. J'ai tellement honte. » Puis, plus tard dans la journée, Andreï Zviaguintsev, très faible encore après une longue maladie, enregistrerait le sien en vidéo. De nombreux amis et collègues, cinéastes russes, se sont élevés contre cette guerre insensée. Lorsque j'entends aujourd'hui des appels visant à interdire les films russes, ce sont ces personnes qui me viennent à l'esprit, ce sont des gens bien, des gens dignes. Ils sont tout autant que nous les victimes de cette agression. Ce qui se déroule sous nos yeux en ce moment est affreux, mais je vous demande de ne pas sombrer dans la folie. Il ne faut pas juger les gens sur leurs passeports. On ne peut les juger que sur leurs actes. Un passeport n'est dû qu'au hasard de la naissance, alors qu'un acte est ce qu'accomplit lui-même l'être humain. » (traduit du russe par Joël Chapron, Diffusion : Makna Presse)

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 3 avril à 10h Ma Foi... Musique

L'émission 'Ma Foi' décrypte les grandes thématiques de la foi. L'invité du plateau de Ma Foi accompagne la réflexion et revient toujours sur ce que la Bible dit du sujet de l'émission.

Avec : Alexia Rabé, compositrice et interprète, qui chantera l'un de ses morceaux sur le plateau, et Jean-Rémy Otge, luthier et pasteur en Corrèze.



Dimanche 17 avril 2022 à 10h

Culte de Pâques en Eurovision et en direct depuis la Collégiale de Neuchâtel (Suisse)

Les + sur le site

Emissions radio :

- Ciné qua non des 14 décembre 2021 et 18 janvier 2022
- Champ Contrechamp des 25 janvier et 22 février 2022

Festivals :

Sarrebruck, Berlin (avec tous ses billets d'humeur), Festival chrétien du cinéma de Montpellier (avec son livret)

Article :

Jean-François Lavigne : « Génération(s) »

Prochain séminaire

1er et 2 octobre : Notre assemblée générale et notre séminaire auront lieu à Sommières. Retenez la date !

Thème : le secret

Cela sera l'occasion de fêter **les 30 ans de Pro-Fil !**

Crédits photo

p.1 : © Ad vitam
p.3 : © Haut et Court ; © Ad vitam
p.4 : © UCG Distribution ; © Shellac
p.5 : © Festival chrétien du cinéma
p.6 : © Paname Distribution
p.7 : © Faraz Fesharaki/DFFB

p.8 : © Avalon Distribución Audiovisual
p.9 : © Pro-Fil
p.10 : D.R.
p.11 : © Sophie Dulac Distribution ; 2019 Twentieth Century Fox
p.12 : © Les Films du Losange ; © Tandem

p.13 : © Diaphana Distribution ; © Ad vitam
p.14 : © Tamasa Distribution ; © WildBunch
p.15 : © Denis Gheerbrant
p.16 : © Alienor.org, Musée de la Ville de Poitiers et de la Société des Antiquaires de l'Ouest
p.18 : © Pyramide Distribution
p.20 : © Bodega Films



LES ACACIAS

Argentine - 2011 - 85 min.

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Pablo Giorgelli - Scénario et dialogues : Pablo Giorgelli et Salvador Roselli - Image : Diego Poleri - Son : Martín Litmanovich - Montage : Maria Astrauskas - Distribution : Urban Distribution International.

Interprétation : Germán de Silva (Rubén), Hebe Duarte (Jacinta), Naya Calle Mamani (Anahi)

AUTEUR :

Pablo Giorgelli appartient à cette talentueuse nouvelle génération de réalisateurs argentins si présente aujourd'hui au plan international. Jusqu'alors connu en tant que documentariste, il aborde pour la première fois la fiction avec *Les Acacias* qui, sélectionné à Cannes 2011 dans la Semaine de la critique, reçoit la Caméra d'or, prix qui récompense le meilleur premier film du festival, toutes sélections confondues.

RESUME :

Sur la demande de son patron, un chauffeur routier accepte de prendre

A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

une inconnue et son bébé dans son camion et de les emmener du Paraguay jusqu'à Buenos Aires.

ANALYSE :

On ne fait pas plus minimaliste comme sujet. A tel point que l'on serait en droit de se demander s'il est possible de tisser une étoffe solide à partir d'un canevas aussi réduit. Que l'on se rassure. Bien loin de ces trop fréquents scénarios vertigineux qui, de bifurcations inattendues en chausse-trapes imprévisibles, conduisent au 'ouf !' de la révélation finale, Pablo Giorgelli brode avec des riens un petit miracle d'émotion et de sensibilité. Il hurle point après point son récit avec la patience de son camionneur avalant comme une machine à coudre la route et ses kilomètres.

A en croire Godard, l'essence du cinéma est de montrer l'invisible par le visible. Pablo Giorgelli a fait sien cette affirmation. Son invisible, c'est l'intérieur des êtres et leur évolution. Son visible, ce sont les menus riens qui ouvrent la porte de cet invisible. C'est la cigarette impatiente du camionneur, Rubén, quand il attend Jacinta, l'in-

truse, et son regard soudain irrité en la découvrant avec un bébé non annoncé. C'est son silence buté, les yeux obstinément fixés sur la route. C'est ensuite la façon dont s'amollit progressivement sa carapace de vieil ours au visage rugueux comme l'écorce des troncs morts qu'il transporte dans sa remorque. C'est aussi le sourire de Joconde de Jacinta, qui ne dit rien, ou si peu, mais qui comprend tout, à demi-mot, à demi-silence. Ce sont des phrases lâchées, presque subrepticement, « Je n'ai pas vu mon fils depuis huit ans », ou, « mon bébé n'a pas de père », qui, peu à peu, dessinent les périmètres de ces deux solitudes à l'intérieur desquels se déploie le vide de passés détruits.

Au fil du temps qui passe, Pablo Giorgelli décrit les nuages intérieurs qui traversent les vies et les alternances de lumière et d'ombre qu'ils créent dans les cœurs. Ces mêmes alternances qui éclairent ou assombrissent la route au long des kilomètres, et font de ce long voyage de Rubén et de Jacinta vers Buenos Aires le miroitement visible de leurs cheminements invisibles.

Jean Lods

Germán De Silva dans *Les Acacias*



Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 50 :

Albatros (Xavier Beauvois) - *L'événement* (Audrey Diwan) - *Pingouin et Goéland et leurs 500 petits* (Michel Leclerc) - *Le diable n'existe pas* (Sheytan vojvod nadarad) (Mohammad Rasoulof) - *Ziyara* (Simone Bitton) - *De son vivant* (Emmanuelle Bercot) - *Animal* (Cyril Dion) - *Lingui, les liens sacrés* (Mahamat-Saleh Haroun) - *Rose* (Aurélien Saada) - *Madres Paralelas* (Pedro Almodovar) - *Tromperie* (Arnaud Desplechin) - *Les amants sacrifiés* (Kiyoshi Kurosawa) - *House of Gucci* (Ridley Scott) - *Le père de Nafi (Baamun Nafi)* (Mamadou Dia) - *Twist à Bamako* (Robert Guédiguian) - *En attendant Bojangles* (Régis Roinsard) - *Don't Look Up*. *Déni cosmique* (Adam McKay) - *Ouistreham* (Emmanuel Carrère) - *Licorice Pizza* (Paul Thomas Anderson) - *Vitalina Varela* (Pedro Costa) - *Mes frères et moi* (Yohan Manca) - *Journal d'un siège* (Little Palestine) - *Diary of a Siege* (Abdallah Al-Khatib) - *Petite Solange* (Axelle Ropert) - *Irradiés* (Rithy Panh) - *La place d'une autre* (Aurélia Georges) - *Maison de retraite* (Thomas Gilou) - *Arthur Rambo* (Laurent Cantet) - *Nightmare Alley* (Guillermo Del Toro) - *Red Rocket* (Sean Baker) - *Introduction* (Hang Sang-soo) - *Enquête sur un scandale d'Etat* (Thierry de Peretti) - *H6* (Yé Yé) - *Vous ne désirez que moi* (Claire Simon) - *Golda Maria* (Patrick Sobelman, Hugo Sobelman) - *Piccolo corpo* (Small Body) (Laura Samani) - *Un monde* (Laura Wandel) - *L'horizon* (Emilie Carpentier) - *Sous le ciel de Koutaïssi* (What Do We See When We Look At The Sky ?) (Alexandre Koberidze) - *Next Door* (Daniel Brühl)